

LIVRES/

POCHES



ESPERITE
LES ALIÉNÉS
Babel, 112 pp., 7,50 €.

«Son esprit divague. Elle pense à un tigre. A cause d'une horloge indiquant l'heure de Pékin sur le mur. Pékin>la Chine>le tigre; le tigre dessiné sur la porte de sa chambre quand elle était petite. Tigrou. Le bar prend des allures de dessin animé.»

C'est pas la joie pour la bourgeoise Exil par Emmanuelle Heidsieck

Par **ÉRIC LORET**

C'est un récit de chambre, comme on dit musique de chambre. Il n'y a même qu'un instrument: la voix d'une septuagénaire, grande bourgeoise veuve, qui s'adresse à une autre femme, Aida, qui fut la nourrice des ses enfants et dont on n'entend jamais les réponses. Efficacité dramatique éprouvée depuis *la Voix humaine* de Jean Cocteau: le dialogue c'est le malentendu; le monologue, le suspense et la mort en vue. Les deux femmes attendent le mari d'Aida qui doit venir les chercher pour les emmener à l'aéroport du Bourget. De là, elles fuiront pour l'île Maurice dont est originaire Aida. Le mari est en retard: se serait-il fait arrêter? En effet, dans cette France proche de nous, un coup d'Etat a imposé une dictature à laquelle les partis de droite et d'extrême droite souscrivent – quelque chose comme le Chili de Pinochet, un «mélange d'ultra-libéralisme et d'Etat poïcier» antisémite et islamophobe. Tout au long de la première partie de son texte, Emmanuelle Heidsieck tisse la toile très vraisemblable qui relie nos assentiments et indifférences à ce régime d'où toute voix discordante est éliminée: «Il fallait être dans une forme de déni pour ne pas s'inquiéter, ne pas s'affoler.»

De quoi l'héroïne est-elle coupable? D'avoir cuisiné pour des migrants, pense-t-elle. Un de ses amis a été exécuté pour cause de proximité avec l'École d'économie de Paris. Son premier mari a fui depuis longtemps pour Montréal mais si elle-même n'est «pas arrivée à partir à temps, c'est à cause, j'ai du mal à le dire, enfin, c'était l'idée d'abandonner mes morts et de ne jamais les revoir». Elle carbure à 20 mg de Seroplex (un antidépresseur), ce qui doit pas mal aider aussi. De fait, se prend-elle à désespérer, le retrait, le repli, il n'y a que ça de vrai: «Est-ce que chez soi, ce n'est pas finalement le seul endroit où l'on est certain que sa petite tâche dans son coin ne va pas déboucher sur l'extermination de six millions de personnes?» La seconde partie du texte est ainsi consacrée à un certain Paul T. (1861-1935), son grand-oncle préfet, auquel l'héroïne fantasme «une vie faite de souffrances et de misères, une bonne vie malgré tout, dans la croyance du progrès, dans l'amour de cette République encore récente, dans la joie des grands banquets, dans la ferveur du socialisme et de la laïcité, sans savoir qu'un jour ce sera l'apocalypse».

Mais ce n'est évidemment pas si simple. La grande bourgeoise de gauche n'est peut-être pas si innocente qu'elle le voudrait: dès le début, le paternalisme charitable qu'elle affiche face à Aida gêne le lecteur. Et si Paul T. n'a certes fait que du bien, témoignant en faveur du ministre de l'Intérieur Malvy en 1918 (lequel était accusé par Léon Daudet et Clémenceau de laxisme face aux anarchistes, aux pacifistes et aux ouvriers en grève), il a néanmoins activement participé au système colonial en Algérie, ce dont l'héroïne semble n'avoir aucune idée. Mais il est vrai, redisons-le à sa décharge, que 20 mg de Seroplex, ça calme ce genre de complexités. ◆

EMMANUELLE HEIDSIECK

IL FAUT Y ALLER MAINTENANT

Editions du faubourg, 112 pp., 15 € (ebook: 6,99 €).

«J'essaie de faire de mes textes des photos» Entretien avec le nouvelliste David Thomas

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**
Photo **PATRICK MESSINA**

Récompensé en 2021 du prix de la Nouvelle de l'Académie française pour *Seul entouré de chiens qui mordent*, David Thomas qualifie plutôt ses textes d'instantanés. D'un petit geste il extrait une immense tendresse. Ses personnages semblent sans histoire et il apparaît vite qu'ils sont tourmentés et délicats. D'un rien ils se font une montagne. Ce sont des célibataires, des cœurs brisés, des pères (plus que des mères), des fragiles, même s'ils bombent le torse. A l'occasion de la sortie de son nouveau recueil, *Partout les autres*, nous avons interrogé David Thomas. Il ponctue souvent ses réponses de: «Vous voyez?»

Quand avez-vous commencé à écrire?

Je me suis mis à lire tard, vers 16 ans, et le désir d'être écrivain est venu vite ensuite, à 17 ans. Je ne savais pas quoi faire dans l'existence. Pour reprendre le titre d'un roman de Jean-Paul Dubois, la vie me faisait peur. J'étais scolarisé en pension et j'écrivais une lettre par jour à ma petite amie. A la fin de l'année, elle a fait défiler le paquet de lettres avec son pouce devant moi et elle m'a dit: «Tu te rends compte, ça pourrait presque faire un livre.» Elle avait lu certains passages à sa mère, qui était une grande lectrice et qui m'a dit: «Tu as du talent, ce que j'ai lu est formidable.» J'ai pensé: «Allez, je vais faire ça, écrivain.» C'était naïf de ma part mais cette idée a fonctionné comme un sextant. Même si mes premiers textes ont été refusés, j'ai reçu des encouragements, notamment de la part de l'éditeur Jean-Marc Roberts. Les copains et les amoureuses, ça compte, mais pas autant que l'œil de quelqu'un dont c'est le métier. Cependant, vous savez, je

suis un lent, je ne suis pas une flèche. J'ai publié mon premier livre à 39 ans.

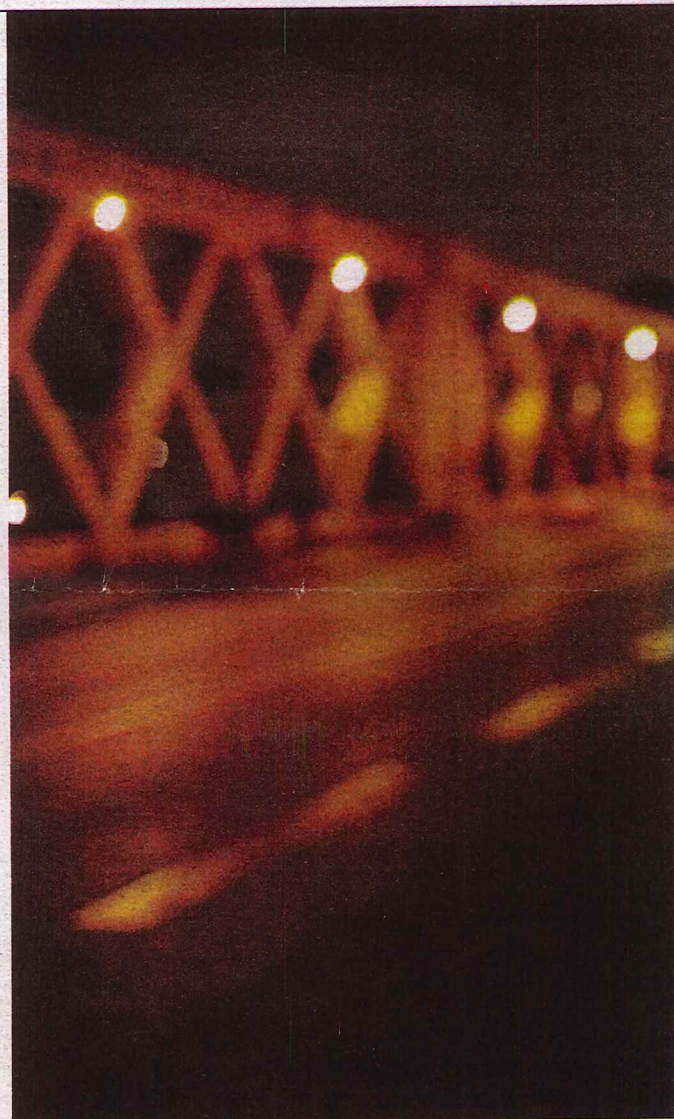
Mettez-vous du temps à écrire chaque recueil?

Ils se composent tout seuls. Je décide avec mon éditeur de la date à laquelle je lui rendrai mon manuscrit et comme je suis un anxieux, je redoute la pression et je me mets au travail. Pour faire un livre de 100 textes, j'en écris environ 150. Quand je les ai, je les imprime, je les dispose au sol autour de moi et je construis le recueil en pensant: «Je commencerai avec celui-ci, ensuite viendra cet autre, etc.»

Avez-vous un thème en tête?

Pas du tout. Le seul livre que j'ai ordonné autour d'un thème est *le Poids du monde est amour*. Il forme une boucle: il part du célibat et se finit avec le célibat. C'est le parcours de l'amour: la rencontre, le couple, les enfants, l'ennui, les engueulades, et la séparation. Mais des motifs identiques reviennent de livre en livre puisque j'écris toujours sur la nature humaine. J'essaie de faire de mes textes des photos. Vous savez, j'ai deux idoles, Elliott Erwitt et Sempé. Sempé est un moraliste qui montre la nature humaine avec humour, et chaque photo de Elliott Erwitt raconte une histoire, avec de l'humour également, une qualité rare en photographie. Le désespoir et le rire sont les deux choses qui m'intéressent le plus. A travers une diversité de personnages je raconte nos petites faiblesses, nos minuscules arrangements avec nous-mêmes, avec nos illusions perdues.

Les chutes de vos nouvelles sont excellentes. Vous viennent-elles facilement?
Je sais souvent d'avance comment un texte se terminera, et cette fin est ce qui



David Thomas dans le quartier de la gare du Nord, à Paris.

justifie le récit entier. Pour photographier l'instant final, il faut une mise en place: j'installe le personnage dans un environnement. Prenez le texte qui s'intitule «Déversoir», dans lequel un homme rompt définitivement avec un ami de longue date. Je voulais raconter la nécessité terrible de quitter quelqu'un qu'on a beaucoup aimé pour ne pas être emporté dans un trou en même temps que lui, quelque chose que nous avons tous vécu, d'une façon ou d'une autre. Pour cela, il fallait que je remonte à la source de cette situation et de la relation entre ces deux amis.

Pourquoi sont-elles toutes racontées à la première personne?

Pour limiter au maximum la distance entre moi et mon personnage, pour être au plus juste. Je cherche aussi à faire entendre une voix intérieure et pour cela, il faut avoir recours à la première personne. Je veux être au plus près d'un adolescent, d'une fille de 20 ans, d'une vieille dame.

Pourquoi inventez-vous des personnages plutôt que d'écrire de l'autofiction?
Parce que ma vie n'a aucun intérêt et que, selon moi, dans l'autofiction, on ne peut pas s'empêcher de raconter